

# «L'Inde est un projet inachevé»

## Interview

Rencontre avec Tarun Tejpal, auteur de «Loin de Chandigarh» et d'«Histoire de mes assassins». Par NATALIE LEVISALLES



Tarun Tejpal. (DAMIEN MEYER / AFP)

Tarun Tejpal, écrivain et journaliste, est, à 46 ans, l'un des hommes les plus influents du paysage politique et médiatique indien. Il a fondé le site d'information Tehelka.com, et le magazine du même nom, qui sont les meilleurs outils d'investigation de la presse indienne. En 2001, *Tehelka* avait révélé une affaire de corruption, fait tomber le ministre de la Défense, George Fernandes, et ébranlé tout le gouvernement. Cela avait valu à son fondateur trois années de menaces de mort, de harcèlement moral et économique.

Tarun Tejpal a aussi été éditeur, il a publié il y a douze ans *le Dieu des petits riens* d'Arundhati Roy. En 2005, son magnifique roman *Loin de Chandigarh* a été publié en français par Buchet-Chastel. Cette semaine sort en France son deuxième roman.

Dans *Histoire de mes assassins*, qui raconte l'histoire d'un journaliste menacé de mort et surtout celle de ses cinq assassins potentiels, Tejpal fait un portrait du pays pauvre, violent et corrompu qui se cache derrière le miracle économique indien. Grand, chaleureux et speedé, il est venu à Paris pour être notre rédacteur en chef invité.

**Votre précédent roman, «Loin de Chandigarh», parlait de l'amour et du désir. «Histoire de mes assassins» est un roman de la violence.**

C'est vrai. Je pense que, fondamentalement, la violence est une émotion aussi puissante que l'amour. Ce sont sans doute les deux émotions les plus puissantes qui puissent exister. Ce roman décrit toutes sortes de violences, émotionnelles, physiques, psychologiques. *Histoire de mes*

*assassins* parle du sous-prolétariat, ça se passe en Inde, mais ça pourrait être dans n'importe quel pays.

Ces assassins, ces cinq hommes sont nés du mauvais côté. Fondamentalement, avant de faire des victimes, ils ont eux-mêmes été des victimes. On a tendance, en Inde en particulier, à imaginer que les sous-prolétaires n'ont pas vraiment de vie émotionnelle riche et complexe, ce sont juste des animaux qui mangent et meurent. Mais tout le monde a une vie émotionnelle complexe, les assassins aussi. Ce que j'ai voulu faire ici, c'est à la fois saisir et restaurer la dignité et la complexité de ces vies en remontant à l'enfance de chacun des assassins. Dans l'enfance, nous sommes tous innocents.

### **C'est aussi une réflexion sur le pouvoir.**

Ce livre est une exploration du pouvoir, notamment du pouvoir de l'Etat, qui est énorme. Dans ma propre vie, ces dix dernières années, c'est devenu un thème dominant : le pouvoir, sa fondamentale absence de noblesse, et son implacabilité aussi. Encore une fois, cette histoire pourrait se passer n'importe où. Une partie de ce qui arrive au narrateur fait penser au *Château* de Kafka. Dans la vraie vie, le pouvoir opère dans une grande opacité, c'est sa nature, rien ne devient jamais totalement clair.

Ce roman est donc une exploration du pouvoir, et aussi de la violence. Ces thèmes sont universels, mais ils sont particulièrement importants en Inde. De manière très étrange, l'Inde a une image de société tolérante et non violente, mais il n'y a absolument aucune vérité là-dedans : nous sommes une des plus cruelles et violentes sociétés qui existent au monde. Nous pratiquons toutes les sortes de violences : religieuse, sexuelle, de caste, domestique, envers les enfants et les animaux...

Mais, à cause d'hommes comme Bouddha et le Mahatma Gandhi, on a l'idée d'une Inde non violente. Pourtant, si on regarde dans l'histoire, il n'y a aucun signe qu'elle ait été non violente, au contraire. En fait, curieusement, la raison pour laquelle d'incroyables penseurs et réformateurs comme Bouddha et Gandhi sont apparus, c'est justement pour contrer cette grande violence.

Les hindous eux-mêmes, et je suis hindou, se racontent des histoires en imaginant qu'ils ont une religion non violente, regardez : tous leurs dieux sont armés !

Ce récit s'attaque encore à deux ou trois choses sur l'Inde qui sont acceptées par la pub et par certains médias. La «*Shining India*» par exemple, l'Inde au succès éclatant, l'Inde qui prospère... En fait, la vérité de l'Inde, c'est qu'il y a près de 400 millions de gens qui vivent avec moins d'un dollar par jour. Ce livre va contre ce récit stupide de la «*Shining India*».

Pour moi, un grand et bon roman doit saisir des lieux communs acceptés par tous et les questionner, les subvertir. Dans *Chandigarh*, j'ai travaillé sur d'autres choses, l'amour, le désir, en essayant de subvertir les lieux communs. Le travail du romancier n'est pas d'enjoliver la réalité, mais de la subvertir, de se demander ce qu'est la nature des choses leur raison d'être.

Un grand et bon roman doit aussi, dans une certaine mesure, vous mettre mal à l'aise. Même qu'il vous fait aussi du bien, même s'il vous réchauffe et vous rassure, il doit aussi vous forcer à réfléchir et à questionner vos certitudes. Ils ne sont pas censés être des somnifères, ils sont censés vous réveiller.

### **Ça fait longtemps que vous réfléchissez au pouvoir ?**

Ça fait longtemps bien sûr mais, ces dix dernières années, j'ai été très profondément plongé là-dedans parce que j'ai été en opposition avec l'Etat, et ça m'a permis d'examiner la nature du pouvoir. En un sens, les gens de ma classe en Inde sont du bon côté du pouvoir. Par certains côtés, nous «sommes» le pouvoir. Mais on ne comprend jamais le fonctionnement démoniaque du pouvoir

tant qu'il travaille en notre faveur.

En fait, c'est seulement quand on s'oppose au pouvoir, qu'on commence à en prendre la mesure. Dans mon cas, à cause de *Tehelka*, je me suis opposé au pouvoir encore et encore, et ça m'a donné une fabuleuse occasion de voir comment il fonctionnait.

Je pense profondément qu'au cœur de toute entreprise humaine, il y a le pouvoir. Si on ne comprend pas ça, qu'on soit américain ou français ou indien, on ne comprend pas comment les hommes modèlent la société. Prendre le pouvoir, l'exercer, le maintenir, c'est le grand truc. Et pour moi, en tant qu'écrivain, c'est la question la plus importante. Il ne s'agit pas d'écrire de la jolie prose, avec des gentils personnages. Il s'agit de comprendre la brutalité du pouvoir. Et c'est ce que font les grands livres. Pour moi, le plus grand livre de l'histoire de la littérature, c'est le *Mahabharata*, hé bien, tout l'effort de ce roman d'un million de mots, c'est de comprendre ce qu'est le pouvoir et comment les hommes doivent se conduire. Qu'est-ce qui est bien et qu'est-ce qui est mal.

Dans le roman, un de mes personnages dit : «*le pouvoir est le moteur. Le sexe et l'argent sont les lubrifiants du pouvoir*». Mais c'est évident, nous le savons tous. Y compris votre président, y compris Berlusconi. Depuis 5 000 ans, depuis l'aube de la civilisation, le pouvoir est allé main dans la main avec le lubrifiant de l'argent et du sexe, ou du plaisir.

### **Quel est le rôle du journalisme dans une démocratie ?**

J'ai toujours dit que, idéalement, le journalisme devrait travailler pour le bien public. La démocratie a trois grandes structures : l'argent, le pouvoir politique et les médias. L'argent et le pouvoir vont toujours ensemble, pour le bénéfice l'un de l'autre.

Dans les démocraties modernes, le journalisme est censé être le joker à l'arrière. A *Tehelka*, nous pensons que le travail d'un journaliste est de contrôler le pouvoir et l'argent. Il ne s'agit pas de les attaquer ou de les annihiler, mais il faut savoir que le pouvoir et l'argent, à cause de leur métabolisme, sont intrinsèquement codés pour l'excès et l'abus. C'est vrai pour toutes les cultures et les époques, depuis des temps immémoriaux. Le job du journaliste est donc de s'assurer qu'ils se conduisent correctement, qu'ils se tiennent bien. En cela, les journalistes sont les voix et les représentants du public.

### **Il y a quelques mois, vous avez écrit une lettre ouverte à Sonia Gandhi («Chère Sonia Gandhi, je vous en prie...», Libération, daté du 11 juin). Que pensez-vous d'elle ?**

Malgré moi, année après année, je me suis mis à l'admirer de plus en plus. L'Inde est le pays du monde le plus difficile et le plus complexe à administrer : une démocratie de 1,2 milliard d'habitants, une mosaïque de peuples et de religions, la deuxième plus grande communauté musulmane, 250 millions de *dalits* (intouchables), 30 langues dominantes, 500 dialectes... Dans ces conditions, le risque de faire des choses stupides est extrêmement élevé. Hé bien, c'est remarquable, cette femme a réussi à ne pas se ridiculiser, à se conduire avec beaucoup de sagesse et à rester en faveur des pauvres et des miséreux. Je pense que tous les gens au pouvoir en Inde devraient tout le temps être pour les pauvres parce que nous sommes absolument et de manière déchirante un pays de misère, le niveau de pauvreté est effrayant, nous ne pouvons nourrir nos enfants, ni leur donner une éducation, ils sont des centaines de millions sur les routes. Et certains parlent de la «*Shining India* » ! Sonia Gandhi, elle, comprend fondamentalement ce qui est important. Dans un pays comme l'Inde, le pouvoir politique doit rester engagé.

Quand je vois le parcours qu'elle a fait, une jeune fille italienne arrivant en Inde, traversant des tragédies personnelles, l'assassinat de sa belle-mère puis de son mari, craignant pour sa vie et celle de ses enfants, quand je vois qu'elle réussit à arriver où elle est, le plus puissant personnage politique du sous-continent, c'est extraordinaire. Il y a forcément une étonnante force de caractère

derrière ça. Et elle a bien élevé ses enfants. Rahul Gandhi, 39 ans, est très bien. De manière constante, il a montré qu'il poussait en faveur des pauvres. Pour moi, en Inde, les gens riches peuvent s'occuper d'eux-mêmes, les gens de ma classe aussi, mais le job des gens au pouvoir est de s'occuper des miséreux.

**Comment évaluez-vous l'état de l'Inde, soixante ans après son indépendance ?**

C'est une nation qui est encore en devenir et qui reste un endroit très difficile et complexe. On a survécu en tant que démocratie électorale. Beaucoup de promesses ont été tenues, et beaucoup de promesses n'ont pas été tenues. On est toujours un pays très pauvre. On a eu de grandes réussites et de grands échecs. On est un projet inachevé. La bonne nouvelle, c'est qu'on n'a pas échoué. La mauvaise nouvelle, c'est qu'on n'a pas réussi. Notre plus grand atout, c'est le fait que la vision fondatrice était spectaculaire. Des hommes comme Gandhi et Nehru étaient étonnants. La vision fondatrice était très pure, elle était exaltante, surtout quand on la compare avec la vision des autres pays postcoloniaux, qui se sont depuis longtemps effondrés. La seule différence entre l'Inde et le reste du monde postcolonial, c'est la vision fondatrice. Et cette vision d'une Inde libérale, séculière, une république démocratique, engagée envers les plus pauvres, nous l'avons beaucoup abîmée, mais elle tient toujours le coup. C'est cette idée originelle qui nous a permis de survivre.